

ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES
INSTITUT D'ÉTUDES BALKANIQUES & CENTRE DE THRACOLOGIE

ÉTUDES BALKANIQUES

LVII/2

Sofia · 2021

ÉTUDES BALKANIQUES

Sofia · 2021 · LVII · 2

ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES
INSTITUT D'ÉTUDES BALKANIQUES & CENTRE DE
THRACOLOGIE

Sommaire

Liliana SIMEONOVA, The Amalfitans in Byzantium: Merchants, Monks, and Political Figures, 9 th – 13 th Century.....	189
Mihail-George HÂNCU, “Begin as You Mean to Go On”: The Opening Chapters of the <i>Palaea Historica</i> in Greek, Slavonic, and Romanian	227
Ileana MIHAILA, Ianake Vacarescu – un lettré roumain des Lumières et son destin posthume.....	251
Vania PAPANIKOLAOU, The Reception of George Bernard Shaw in the Context of the Greek Star System: The Case of Pygmalion.....	271
Maria MAVROGENI, The Italian Marionettes in Athens... <i>to Fill the Void of Joy Period of Fast</i>	294
Alain VUILLEMIN, Une œuvre singulière.....	316

Comptes rendus

Julieta VELICHKOVA-BORIN, <i>Le Don poétique</i> de Lubomir Guentchev (Lubomir Guentchev, <i>Écrits inédits</i> , t. 9 et 10. Textes établis par Alain Vuillemin. Cordes-sur-Ciel, Rafael de Surtis, 2020)	330
Stoyanka KENDEROVA, New Sources about the History of Athens during the Ottoman Period (<i>Ottoman Athens: Topography, Archaeology, History</i> . Ed. by Maria Georgopoulou and Konstantinos Thanasakis. Athens, American School of Classical Studies at Athens and the Aikaterini Laskaridis Foundation, 2019).....	337

Notices bibliographiques

- Antoaneta Balcheva (sast. i red.), *Kultura na putuvaneto v Evropeyskiya Yugoiztok*: [Антоанета Балчева (съст. и ред.), *Култура на пътуването в Европейския Югоизток*]. Sofia, Izd. na IBCT-BAN, 2020
(Milena GEORGIEVA) 346
- Alexandra Milanova, *Ot Konstantinopol do Yanina. Vsekidnevieto na Balkanite prez pogleda na François Rouquieville* [Александра Миланова, *От Константинопол до Янина. Всекидневието на Балканите през погледа на Франсоа Пуквил*].
Sofia, Izd. na IBCT-BAN 2020 (Dobrinka PARUSHEVA)..... 351

IANAKE VACARESCU – UN LETTRE ROUMAIN
DES LUMIERES ET SON DESTIN POSTHUME

Ileana Mihaila

Ianake Vacarescu – A Romanian Scholar of the Enlightenment and His Posthumous Fate

Abstract: *Ianake Vacarescu (1740 – 1797) was a great Wallachian aristocrat who was famed both for his political and diplomatic qualities and for his scholarly qualities. He knew the languages of the Balkans, as well as Western languages. A poet in his free time, he wrote the first Romanian grammar (published in 1787). However, his unsung masterpiece is a History of the All-Powerful Ottoman Emperors [Istorie a prea puternicilor împărați otomani], written during his exile in Nikopol and Rhodes (1788 – 1794), a work based both on his experience and of his knowledge of Turkish, Western or Romanian authors, which was left in manuscript form for 70 years and is poorly known even now. Vacarescu's work shows how necessary it still to re-read the Romanian texts of the 18th century in the context of Ottoman Europe's transformation into the Balkan nations.*

Keywords: *Ianake Vacarescu, Romanian Literature, Ottoman History, Enlightenment, Balkan Studies*

Personnalité unique en son époque, Ianake Vacarescu¹ (avant 1740, Bucarest – 12 juillet 1797, Bucarest²) fut un grand aristocrate valaque qui

¹ En roumain, Ianache (ou Ienăchiță) Văcărescu.

² Les meilleures présentations bio-bibliographiques de notre auteur sont dues à Cornel Cîrstoiu, auteur des ouvrages *Ianache Văcărescu, viața și opera*, București, Ed. Minerva, 1974 et *Poezii Văcărești (Ianache, Alecu și Nicolae) – Opere*. Éd. critique, étude introductive, notes, glossaire, bibliographie și index des noms propres, București, Ed. Minerva, 1982. Ses études sont basées sur l'examen critique de toute la bibliographie antérieure, dont les contributions de Al. Odobescu, premier biographe de Ianake Vacarescu, N. Iorga, Dan Simonescu, Dimitrie Popovici, N. Tcaciuc-Albu, Alexandru Piru, etc. Une des plus récente contribution de grande valeur sur Ianake Vacarescu est la nouvelle édition de son *Istoria othomanească*, due à Gabriel Ștrempel (éditeur scientifique, auteur de l'étude introductive, des notes et du glossaire), București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2001, édition dont nous nous servons pour cet article. Il faut aussi mentionner la récente remise en circulation par une nouvelle édition complète des contributions de Nicolae Iorga dans le domaine de l'histoire littéraire, récemment parue spus le titre *Opere* (t. I, *Istoria literaturii românești*; t. II, *Istoria literaturii*

s'est fait remarquer de son vivant aussi bien pour ses qualités diplomatiques et politiques que comme lettré et poète. Polyglotte, il connaissait les langues de culture des Balkans (slavon, turc, grec) mais aussi les langues occidentales (italien, français, allemand), et il le prouva largement par ses ouvrages, parsemés de références bibliographiques variées. Il a le grand mérite d'avoir rédigé en roumain la première grammaire de la langue roumaine publiée³ (*Observații sau băgări de seamă asupra regulilor și orânduielilor gramaticii românești* [Observations des règles et des dispositions de la grammaire roumaine]), I^e éd. à Râmnic et II^e éd. à Vienne, parue en 1787 mais composée avant 1782⁴), qui prouve une connaissance approfondie de la littérature européenne, française notamment.

Une place à part mérite son chef-d'œuvre méconnu, *l'Histoire des tout-puissants empereurs ottomans* [*Istorie a prea puternicilor împărați otomani*, en original⁵], rédigé pendant son exil à Nicopolis et à Rhodes (1788 – 1794),

românești în secolul al XVIII-lea. Partea întâi. De la 1688 la 1780 ; t. III, *Istoria literaturii românești în secolul al XVIII-lea. Partea a II-a. De la 1780 la 1821* ; t. IV, *Istoria literaturii românești în secolul al XIX-lea – de la 1821 înainte* et t. V, *Istoria presei românești, Istoria literaturii românești contemporane*), édition soignée par I. Opreșan et Ileana Mihăilă. Notes, commentaires și tableau chronologique par I. Opreșan. Preface de Eugen Simion, București, Academia Română, Fundația Națională pentru Știință și Artă/Muzeul Național al Literaturii Române, 2019 (tomes I – III) – 2021 (tomes IV – V). Elle offre aux spécialistes la possibilité de consulter les opinions, souvent très critiques sur son activité littéraire et historiographique, intéressantes sous aspect historique, de N. Iorga sur Ianake Vacarescu, présentes dans notamment dans les quatre premiers volumes.

³ La première grammaire roumaine fut écrite par Dimitrie Eustatievici (1730 – 1796) : *Gramatica rumânească*, rédigée à Brașov entre 1755 – 1757, mais publiée seulement en 1969 (Dimitrie Eustatievici Brașoveanul, *Gramatica rumânească 1757*, éd. et introd. N. A. Ursu, Bucarest, Ed. Științifică). Elle était bien moins élaborée et moins savante que celle d'Ianake Vacarescu.

⁴ Publiées grâce au soutien du prince phanariote Nikólaos Mavrogéni, sept ans après la grammaire de Samuil Micu et Gheorghe Șincai, *Elementa linguae daco-romanae sive Valachicae*, publiée à Vienne, par Joseph von Kurzbeck en 1780. La grammaire de Vacarescu fut rédigée pendant le règne d'Alexandre Ypsilántis, dans le contexte de l'intérêt de ce dernier pour la création des écoles en langue roumaine (cf. Franz Josef Sulzer, *Geschichte des transalpinischen Daciens, das ist der Walachey, Moldau und Bessarabiens. Im Zusammenhange mit der Geschichte des übrigen Daciens als ein Versuch einer allgemeinen dacischen Geschichte mit kritischer Freyheit entworfen*, 3 vols., Vienne, Gräffer, 1781 – 1782, t. II, p. 102). Voir aussi N. Iorga, éd. citée, t. III, p. 459.

⁵ Le manuscrit, en deux parties, est conservé dans les fonds de la Bibliothèque de l'Académie roumaine : t. I^{er}, ms. 2905 BAR, 91 ff., t. II, ms. 2906 BAR, 50 ff.) Éditions : en 1863, Bucarest, première édition, réalisée par Alexandru Papu-Ilarian ; 1982, Bucarest, Ed. Miner-

synthèse de ses expériences mais aussi de ses lectures des auteurs turcs, occidentaux ou roumains. Publiée seulement en 1863, et ayant connu par la suite seulement deux autres éditions (1982 et 2001), elle nous montre comment pouvaient être présentés les Turcs *sine ira et studio*, notamment hors des frontières des Pays Roumains et combien nécessaire est encore aujourd'hui une relecture des textes roumains du XVIII^e siècle, dans le contexte du passage de l'Europe de l'Europe ottomane aux nations balkaniques.

Plus connu encore comme poète, c'est surtout à ses compositions lyriques en roumain (et parfois en grec), qui eurent un énorme succès dès son vivant et qui furent transformées souvent en chansons très populaires, qu'il doit la renommée dont il jouit même de nos jours. Il travailla également, selon les manuscrits et les témoignages, à une grammaire grecque, à des dictionnaires roumain-turc et turc-roumain, roumain-allemand et allemand-roumain, sans toutefois réussir à les achever⁶.

Il naquit, selon son propre témoignage, unique mention concernant sa naissance, « pendant le règne du sultan Mahmoud I^{er} »⁷ (1730 – 1754), et ce n'est que les documents concernant les fonctions qu'il occupa à la Cour qui ont permis de déterminer l'année de sa naissance comme étant le plus probablement vers 1740 ou en 1742⁸. Il était le petit-fils du grand boïar Ianake Vacarescu, conseiller (trésorier) et beau-frère d'un des plus insignes hospodars valaques⁹, Constantin Brâncoveanu, qui, accusé de trahison, fut décapité à

va, nouvelle édition critique, réalisée par Cornel Cîrstoiu (dans : *Poezii Văcărești – Opere*, p. 181 – 308) ; 2001, Bucarest, Editura Biblioteca Bucureștilor, nouvelle édition critique, réalisée par Gabriel Ștrempel (sous le titre *Istoria othomanească*).

⁶ Mss.1392 et 1393 BAR. Voir, pour leur réception, C. Cîrstoiu, dans son introduction à *Poezii Văcărești*, p. 30 – 32.

⁷ Éd. G. Ștrempel (2001), p. 91. Au lieu de la date exacte il y a un espace libre, marqué par Ștrempel dans son édition par <loc gol> (= espace vide).

⁸ G. Ștrempel, dans son introduction à l'édition d'*Istoria othomanească*, déjà citée, reproduit la démonstration de N. Tcaciuc-Albu qui donne cette année comme probable vu que l'âge de 18 ans était à l'époque le moment où les jeunes boïars obtenaient une fonction publique et que la première charge de Ianake Vacarescu (*vel-căminar*, celui qui recevait les droits sur l'eau-de-vie ou sur le vin au nom du prince) lui fut accordée en 1760. Mais G. Ștrempel penche plutôt du côté de N. Iorga et de C. Cîrstoiu, qui le croient né plutôt vers 1738 (p. XVIII). Donc, il ne nous reste qu'à présumer qu'il naquit entre 1738 au plus tôt et 1742 au plus tard, en absence de toute précision documentaire. Personnellement, je crois qu'il naquit peu avant 1740.

⁹ N. Iorga concluait dans sa conférence « Valoarea politică a lui Constantin Vodă Brâncoveanu. Conferință ținută la Ateneul Român din București în ziua de 15 August 1914 »,

Constantinople avec son homme de confiance et ses quatre fils (15/26 août 1714). Ianake Vacarescu fut donc canonisé avec son prince et sa famille par l'Église orthodoxe roumaine en 1992¹⁰. La grande renommée de ce grand-père illustre, dont il porte le prénom, est sans doute la raison pour laquelle il fut connu, dès son vivant (mais par ses intimes) et surtout à partir du XIX^e siècle et jusqu'à nos jours, sous le nom de *Ienăchiță* [Ianakitzas], diminutif de Ianake, afin d'éviter toute confusion. Pour la même raison, N. Iorga choisit comme version de son prénom ou bien *Ienăchiță*, ou *Ienaki*, alors qu'il désigne son grand-père comme *Ianaki*¹¹, la fermeture de *é* à *i* étant spécifique à la prononciation en grec moderne. Pourtant tous les documents concordent pour nous confirmer que cette forme de son nom de baptême (*Ienăchiță*) ne fut jamais portée officiellement par lui, ni utilisée pour signer ses écrits, œuvres ou documents, donc il convient de le nommer non plus selon une tradition pas trop respectueuse avec les documents, mais par le prénom qu'il porta avec au moins autant d'honneur que son ancêtre. D'ailleurs, il convient de préciser que cette forme se retrouve également sur la couverture du seul ouvrage qu'il publia, *Observații sau băgări de seamă asupra regulilor și orânduielilor gramaticii românești*.

Son père fut Ștefan, le fils cadet du grand trésorier-martyre, très cultivé, et sa mère était la très belle Ecaterina Done, dont la mère, Sanda, était la demi-sœur du grand chroniqueur moldave Ion Neculce¹², l'auteur d'une fameuse

parue la même année à Vălenii-de-Munte: Tipografia Neamul Românesc, à la p. 35 : „osândit să nu facă politica armelor, el [Constantin Brâncoveanu] a făcut marea politică a culturii, cea mai mare » [Condamné à ne pas s'illustrer dans la politique des armes, il [Constantin Brâncoveanu] a fait la grande politique de la culture, la plus grande]. Constantin Brâncoveanu est devenu le personnage du roman *Le monde moral ou Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain* de l'abbé Prévost, paru en 1764 à Genève, « roman obscur, négligé par la plupart des historiens littéraires français » selon Andrei Pippidi en 1970 (Constantin Brâncoveanu, personaj al abatelui Prévost, *Studii de Literatură Universală*, București, 1970, N XVI, p.163 – 181.

¹⁰ Selon les sources orales et écrites, ils auraient pu sauver leurs vies s'ils acceptaient de se convertir à l'Islam, mais ils ont tous refusé d'abjurer leur foi. Ils ont été donc considérés des martyrs par le peuple et par l'Église.

¹¹ Voir N. Iorga, t. III de notre édition, Indice de nume, p. 1052 – 1053.

¹² Après la mort de son premier mari (qui était le père du futur chroniqueur Ion Neculce, 1672 – 1745), sa mère, Catrina, née Cantacuzino, épousa un certain Ianaki le Grammairien. Une des deux filles issues de ce second mariage, Sanda, mariée avec le trésorier valaque Done, fut la mère d'Ecaterina, l'épouse de Ștefan Văcărescu. Voir l'introduction de G. Ștrempel à l'édition des œuvres de Ion Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei. O samă de cuvinte*, Bucarest, Ed. Minerva, 1982, p. 15 – 17.

chronique de la Moldavie, et d'un encore plus fameux recueil de légendes historiques, *O samă de cuvinte*. Des nombreux enfants nés de cette union ne vécurent que trois, une fille, Maria, mariée avec Nicolae Brâncoveanu et deux fils, Ștefan et notre Ianake. Leur père, Ștefan, impliqué avec son frère Barbu dans l'administration du pays, furent exilés et jetés en prison par les Ottomans, dans l'île de Chypre, à Nicosie, où Barbu mourut. En 1757 Ștefan put revenir en Valachie grâce au prince phanariote Constantin Mavrocordato, dont il était un assez proche parent, mais il mourut en 1763, probablement empoisonné par ordre du prince phanariote Constantin Cehan Racoviță. À la suite de cette mort, le jeune Ianake se réfugia à Constantinople, où il eut l'occasion d'apprendre le turc (peut-être aussi l'arabe et le perse, selon ses biographes) et même la grammaire tuque – *sarfu* – avec le lettré ottoman Halil Hamid, secrétaire au secrétariat impérial¹³, dont il se souviendra par la suite avec chaleur dans son *Histoire*¹⁴.

Le futur lettré et diplomate avait fait d'abord ses études à l'Académie princière de Saint-Sava à Bucarest¹⁵, mais il les avait approfondies dans ses voyages à Constantinople et peut-être aussi en Italie. Un document de l'époque nous confirme le départ pour des études à Venise en 1747 de 12 jeunes nobles, dont Ianake pouvait bien faire partie, par les soins du prince phanariote qui régnait à l'époque la Valachie, Constantin Mavrocordato (ce qui par ailleurs éliminerait comme année de sa naissance 1742 !). D'ailleurs, dès le 9 mai 1746, une *anaforă*, un document signé par tous les grands boïars valaques, précisait que les études étaient obligatoires pour les jeunes boïars qui voulaient occuper une position à la Cour. Quant à notre Ianake, il avait déjà eu l'occasion d'apprendre l'italien en famille, grâce à sa propre tante, Grecque d'origine, l'épouse de son

¹³ Cf. C. Cîrstoiu, introduction à *Poezii Văcărești*, p. 9.

¹⁴ Ștrempel, *Istoria otomanicească*, p. 138 – 139.

¹⁵ Créée en 1694 par Constantin Brâncoveanu, cette école supérieure offrait un enseignement en grec, avec des professeurs grecs d'origine, parfois des spécialistes notables, et les étudiants y accouraient des quatre coins du monde orthodoxe. À partir de 1776, date de la réforme d'Ypsilantis, le latin, l'italien et le français y furent également enseignés, et le slavon aussi. Le roumain commence à faire officiellement partie du programme en 1818, pour y devenir la langue principale d'enseignement à partir de 1821. Cf. Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*. Thessaloniki, Institut d'études balkaniques, 1974. Voir aussi Sultana Craïa, *Francophonie et francophilie en Roumanie*. Bucarest, Ed. Meronia, 2006 (1^{re} éd. en roumain, Iași, Ed. Demiurg, 1995), p. 192, Al. Dușu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII*. Bucarest, Ed. pentru literatură, 1968, p. 221.

oncle Radu Văcărescu, qui était connue sous le surnom de *La Vénitienne* pour avoir passé une grande partie de sa jeunesse à Venise. Il avait appris certainement le grec et le slavon à l'école de Saint-Sava, le latin et l'allemand à la maison, avec un certain Weber, et le français avec le renommé Linchou, un des premiers professeurs de français en Valachie, secrétaire-interprète à la Cour princière de Bucarest. Quant à la langue turque, il allait l'apprendre bien plus tard, dans les circonstances tragiques déjà mentionnées.

Il occupa plusieurs charges à la cour de tous les princes phanariotes de son époque, à partir de 1760 et jusqu'à sa mort. Bien des fois il fut chargé des finances de la Valachie (sous Alexandre Ypsilántis, Michael Soutzo, Nikólaos Mavrogéni, Alexandre Morousi), spathaire sous Nicolas Caradja et Alexandre Moruzi et même *caïmacan* (sous-préfet) de la Valachie après la disgrâce d'Ypsilántis (en 1782) et *ban* (gouverneur) de l'Olténie (la Petite Valachie) en 1795.

Il fut chargé en 1782 par le prince Alexandre Ypsilántis d'une très délicate mission diplomatique auprès de la Cour de Vienne, qu'il la mena à bien et réussit même à gagner l'appréciation de l'empereur Joseph II et du chancelier Kaunitz. Le conflit diplomatique était, dit-on, la faute, en quelque sorte, de ce secrétaire français qui jouait aussi le rôle de précepteur¹⁶, qui avait également été son propre professeur de français, Linchou¹⁷. Grand lecteur du *Dictionnaire raisonné des métiers et des arts* par ailleurs, professeur des deux « béizadés¹⁸ », les fils du prince régnant Alexandre Ypsilántis¹⁹, Constantin²⁰

¹⁶ La source la plus fiable de ces informations reste N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*. Paris, Payot, 1918, chap. VI, « Précepteurs et secrétaires français en Moldavie et en Valachie au XVIII^e siècle », p. 48 – 70), mais d'autres sources roumaines en sont riches en détails (voir, par exemple, l'excellent ouvrage de C. Gane, *Trecute vieți de Doamne și Domnițe* [Les vies passées des princesses], ouvrage couronné par l'Académie roumaine, t. II et III pour l'époque qui nous intéresse, V^e éd. Bucarest, Universul, 1943, *passim*).

¹⁷ Cf. Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Étude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes*. Paris, E. Leroux, 1898, p. 159, 162.

¹⁸ Nom donné aux fils d'un prince phanariote tant que leur père était prince régnant (*bey*).

¹⁹ Né en 1725, mort en 1807. Il régna en Valachie entre septembre 1774 à octobre 1782 puis d'août 1796 à novembre 1797, et de Moldavie de décembre 1786 à avril 1788. Son règne est marqué par des réformes et des efforts de modernisation des Pays Roumains, notamment dans le domaine juridique, mais aussi de l'enseignement.

²⁰ À son tour prince régnant dans les Principautés, en roumain Constantin Ipsilanti (1760 – 1816), il fut hospodar de Moldavie de 1799 à 1801 et de Valachie de 1802 à 1806.

et Dimitrie, il leur aurait insufflé un désir immodéré d'entrer en contact direct avec la civilisation européenne (et notamment avec la vie parisienne, selon leur propres affirmations²¹) qu'ils s'enfuirent de Bucarest en cachette et arrivèrent, en traversant la Transylvanie, jusqu'à Vienne. À vrai dire, les deux jeunes princes avaient eu des raisons moins nobles de s'enfuir – leur père venait de leur infliger la bastonnade pour des ripailles nocturnes²². Le prince Ypsilántis, préoccupé à juste titre par l'interprétation politique que pouvaient donner les Turcs à cette aventure, d'autant plus que ses bons rapports avec les Autrichiens étaient bien réels²³, utilisa les excellentes connaissances de français et la fine diplomatie de son boïar Ianake Văcărescu pour l'envoyer comme émissaire à la Cour des Habsbourg et faire revenir les deux fugitifs²⁴. Afin d'éviter toute accusation de trahison, Alexandre Ypsilántis préféra renoncer de son propre gré au trône, ce qui lui permit d'y revenir un peu plus tard, mais non d'échapper à une triste destinée, en tant que père du prince régnant Constantin Ypsilántis²⁵. Celui-ci avait conspiré, vers 1799, dans sa qualité de Grand Drogman à la cour du sultan, dans le but d'une restauration de l'Empire byzantin et, découvert, il s'était réfugié à Vienne. Pardonné par les Turcs grâce à l'intervention de la diplomatie russe (il reçut le trône de la Moldavie en 1799 et de la Valachie en 1802²⁶), il s'était allié avec les Russes contre l'Empire ottoman et finit par se réfugier en Russie en 1805. Il participa à la guerre russo-turque de 1806 – 1812 comme commandant de troupes russes, toujours dans le but de libérer les Balkans. Son père, qui, vieux, vivait déjà à Constantinople, fut en échange arrêté, torturé et décapité par les Ottomans en 1807 à cause de la tra-

²¹ Cf. Pompiliu Eliade, *De l'influence française*, p. 160, où il reproduit des extraits de la lettre des princes à l'empereur Joseph II.

²² G. Ştrempele, *Introduction* à l'édition de l'*Histoire*, p. LXI.

²³ Il avait reçu le trône grâce aux insistances du diplomate autrichien Johann Amadeus von Thugut.

²⁴ Cette histoire est racontée en grand détail par Cornel Cîrstoiu dans *Ianache Văcărescu, viaţa şi opera*, p. 69 – 72, et par Ianake Văcărescu lui-même, avec force détails savoureux, beaucoup d'humour et dans une langue admirable, dans *Istoria othomanicească*, p. 127 – 137.

²⁵ Lui-même père d'Alexandre Ypsilántis, chef militaire de la *Filikí Etería*, l'*Hétairie des amis* (avril 1820), dont fera partie également deux de ses frères. Constantin Ypsilántis avait connu le lettré et révolutionnaire grec Rigas Vélestinlis, qui était secrétaire de son père.

²⁶ Văcărescu confirme dans son *Istoria othomanicească* : « Dumnealui, ce gândia că să să poată face domn ţării de către muscali... » [Lui, qui pensait devenir prince régnant grâce aux Russes...] (p. 103)

hison de son fils (et peut-être aussi pour leur donner une raison de confisquer sa grande fortune).

Enfin, pour revenir à la version du Grand-Tour à la valaque des deux princes Ypsilántis trop gâtés, elle prit fin grâce à l'insistance et aux arguments juridiques pertinents de Vacarescu, concernant la question épineuse du droit d'asile, invoqué par l'empereur Joseph II, qui convainquirent finalement²⁷. D'ailleurs, notre héros avait fait excellente impression à la Cour des Habsbourg, par sa finesse prouvée à l'occasion du bal de l'ambassadeur espagnol auquel il fut invité. Une ample description de la scène du bal se trouve dans son *Histoire*, comprenant la mise à l'épreuve de la diplomatie de Vacarescu par le chancelier Kaunitz, qui lui demanda de mettre le prix juste à sa propre fourrure de saumur (car le boïar valaque en portait justement une), fourrure qu'il avait reçue depuis peu des propres mains du prince héritier du trône russe, le duc Paul. Notre émissaire répondit sagement qu'en sachant *qui* avait fait le cadeau – et à *qui* ! – il ne saurait en calculer le prix²⁸. Il dut abrégé sa visite car son prince, ayant déposé son mandat, l'avait nommé « caïma-cam », gouverneur provisoire de la Valachie, jusqu'à l'arrivée du nouveau prince, Nicolas Caradja²⁹, qui régna très peu. Son successeur fut Mihail I^{er} Suțu³⁰, bon hospodar, multipliant écoles et hôpitaux, mais son premier règne en Valachie fut interrompu pour faire place à l'ascension au trône valaque (mars 1786 – mars 1791) d'un Grec non Phanariote, Nikólaos Mavrogénis³¹,

²⁷ Dans *Istoria othomanească*, p. 134 – 136, toute cette conversation est reproduite en grand détail.

²⁸ Même édition, p. 129 – 130.

²⁹ Prince phanariote, né en 1737, décédé en 1784, il régna sur la Valachie de 1782 à 1783. Son successeur fut Mihail I^{er} Suțu.

³⁰ Michalis Soutsos en grec (né en 1730 et mort en 1803), Hospodar de Valachie de 1783 à 1786 et de 1791 à 1792, de Moldavie de 1793 à 1795 et à nouveau de Valachie en 1801 et 1802.

³¹ Il régna en Valachie entre le 6 avril 1786 et sa mort. Il naquit à Paros vers 1735 et fut exécuté sur ordre du Sultan à Byala en Bulgarie en septembre 1790. Il avait prouvé son efficacité pendant la guerre russo-turque de 1768 – 1774. Mal reçu par les nobles valaques, lui-même un peu extravagant, il réalisa quelques bonnes actions pour la modernisation du pays et de Bucarest en particulier, notamment par les adductions d'eau potable par des tuyaux en terre cuite, et la construction de l'église de la « Source miraculeuse » à Bucarest, dite « Église de Mavrogénis » jusqu'à nos jours. Le prince avait essayé, au début de son règne, de soutenir la culture et l'enseignement. Le soutien accordé à la publication de la grammaire d'Ianake Vacarescu mis à part, il créa à Istanbul une école roumaine dans le sérail de la Valachie, avec sept boursiers qui, au frais de l'État, devaient apprendre le turc. Pour leur sélection (selon

qui avait été le Drogman de l'Amirauté et qui était le protégé de l'Amiral Hassan-Pacha.

Ianake Vacarescu occupa, comme nous l'avons déjà montré, de hautes charges sous tous ces princes. Avec Mavrogénis il s'entendit très bien au début, mais il finit par entrer en conflit avec lui et il fut obligé à s'exiler vers la fin de son règne au sud du Danube, à Nikopol et à Rhodes, une occasion pour lui d'entreprendre et de réaliser l'*Histoire des tout-puissants empereurs ottomans* (1788 – 1794).

C'est pourtant pendant le règne de Mavrogénis et avec son aide qu'il publia sa grammaire de la langue roumaine³². Il est intéressant de constater que l'ouvrage débute par une introduction (*Proimiom*, en original), qui présente les conditions du développement de la langue roumaine en absence d'une grammaire descriptive, dont il soutient la nécessité, pour continuer avec un abrégé d'histoire centré sur les preuves de la romanité de la langue et du peuple roumain.

La grammaire comprend deux « livres », dont la première est divisée en dix parties qui comprennent la définition de la grammaire, des notions de phonétique et la morphologie. Le deuxième a quatre parties, dédiées à la syntaxe, l'orthographe, l'orthoépie, l'ordre des mots et la rhétorique, avec des notions de prosodie et de poétique. Cette dernière partie est illustrée par ses propres compositions poétiques.

La grammaire de Vacarescu fait également la preuve de nombreuses lectures des meilleurs auteurs anciens et modernes de son auteur. Il cite dès sa préface Voltaire³³, avec l'*Histoire de Pierre le Grand*, qu'il considère « un vrai historien »³⁴, pour revenir à lui, dans le « Quatrième partie du deuxième

leurs connaissances de langues grecques) il désigna Ianake Vacarescu (cf. Cornel Cîrstoiu, introduction à *Poezii Văcărești*, p. 11 et N. Iorga, éd. citée, t. III, p. 56).

³² Une version très abrégée du manuscrit est conservée dans les fonds de la Bibliothèque de l'Académie Roumanie (mss. 305 BAR).

³³ Voir pour plusieurs détails mes articles : Voltaire dans la culture roumaine, *Études balkaniques* (Sofia), 1995, N 2, p. 33 – 40, Voltaire dans les Pays Roumains aux XVIII^e et XIX^e siècle, In : Mercedes Boixareu, Roland Desné (dir.) *Recepción de autores franceses de la época clásica en los siglos XVIII y XIX en España y en el extranjero*, Madrid, UNED-Ediciones, 2001, p. 285 – 291, Les frères ennemis ou Voltaire et Rousseau dans la culture roumaine, *Cahiers Voltaire (Revue annuelle de la Société Voltaire)* (Ferney-Voltaire), 2013, N 12, p. 143 – 150.

³⁴ Dans l'édition de C. Cîrstoiu, *Poezii Văcărești (Ianache, Alecu și Nicolae) – Opere*, déjà citée, p. 90.

livre », « Pour la poétique »³⁵, avec les mots suivants³⁶ : « Il n'est pas facile d'oublier, pour ceux qui l'ont lue, la douceur de l'*Henriade*, que composa dans la langue gauloise [= française] le philosophe Voltaire ». Avec cet exemple il clôt la liste des exemples de poètes illustres cités, à commencer par Aristophane, Hésiode, Euripide et Homère, en continuant avec Ovide et Virgile et en terminant, avant Voltaire, par les Italiens : Le Tasse, Arioste et Pétrarque. Voltaire est toutefois le seul de tous ces auteurs dont il cite des titres d'ouvrages.

Les jugements des générations suivantes sur cette grammaire sont, bien sûr, divers. Pompiliu Eliade, exaspéré souvent face au retard de sa propre culture en son ensemble par comparaison à la culture française, s'exclame sans pitié : « ...sa *Grammaire* qui n'a d'autre valeur que d'être une des premières en date »³⁷. Mais pour N. Iorga, cette grammaire de Ianake Vacarescu vaut bien des louanges : « La langue roumaine n'est pas pour lui, comme pour les autres, un objet d'étude, telles le slavon, le grec et le latin, mais la langue dans laquelle ses ancêtres s'étaient adressé à lui, la langue dans laquelle il avait senti le besoin de chanter, „la langue de notre patrie, dans laquelle nous parlons, le dialecte dans lequel nous prions le grand Dieu, en lui apportant nos louanges, en adorant la Sainte Trinité, dialecte avec lequel nous passons cette vie temporelle en espérant d'obtenir l'éternelle”. C'est donc un acte d'amour, de gratitude et de reconnaissance, un acte filial »³⁸. Enfin, son éditeur moderne, Cornel Cîrstoiu, nous donne l'avis le plus complet et compétant : « La grammaire de Vacarescu a circulé dans toutes les provinces de notre pays et elle a servi de modèle à Tempea, à Paul Iorgovici, à Constantin Diaconovici Loga, à Héliade Radulescu, à Iordake Golescu et en général à tous ceux qui ont rédigé des grammaires chez nous au XIX^e siècle. [...] La grammaire de Vacarescu comprend également des enregistrements des formes régionales, ce qui montre que Vacarescu, notre tout premier dialectologue, avait étudié la langue vivante, la langue parlée par le peuple dans toutes les provinces roumaines. Par les grands problèmes concernant la langue roumaine, qu'elle pose et qu'elle résout, la grammaire de Vacarescu est une des plus importantes manifestations des débuts de la linguistique et de la philologie roumaine. Elle est importante par

³⁵ Édition citée, p. 171.

³⁶ Cette traduction, comme toutes les autres traductions qui suivent et qui n'ont pas d'autre traducteur mentionné, m'appartient.

³⁷ Pompiliu Eliade, *De l'influence française*, p. 325.

³⁸ N. Iorga, éd. citée, t. III, p. 463. La citation reproduit les propres mots de Ianake Vacarescu.

l'affirmation claire de l'origine latine de la langue roumaine, de l'influence slave, de la nécessité de l'introduction des néologismes, par la réduction des signes et surtout par le fait que par l'intermédiaire de la grammaire s'ouvrent les portes vers la linguistique occidentale, notamment italienne. Mais surtout il faut apprécier l'effort de l'auteur de faire en sorte que la langue roumaine soit connue d'après des lois, comme source de toute expression orale et écrite correcte, et qu'elle soit utilisée pour la science et pour la poésie »³⁹.

Revenons à son *Histoire des tout-puissants empereurs ottomans* (*L'Histoire des tout-puissants empereurs ottomans*), rédigée pendant son exil, qui resta en manuscrit pendant si longtemps et qui est encore de nos jours insuffisamment connue, notamment à cause des jugements critiques exprimées par bien des spécialistes roumains, dont les jugements sont souvent obnubilés par leur indignation de ne pas trouver sous la plume de l'auteur des réactions plus virulentes envers les Ottomans. Ils ont traité l'auteur de traître, ils ont dit qu'il s'était vendu à l'envahisseur, qu'il fut une honte pour sa famille et pour son peuple. Voyons par exemple à nouveau Pompiliu Eliade : «... pendant son exil à Silistrie, il éprouva le besoin de faire aux pachas turcs de la localité les mêmes bassesses qu'il reproche aux hospodars phanariotes ou les Russes ; son patriotisme ne signifie donc rien autre chose que la soumission la plus complète à la Turquie : la preuve, c'est qu'il se vante des bassesses commises dans la seconde partie d'une *Histoire de l'empire ottoman* qu'il a composé et dans laquelle il n'est guère question que de lui-même »⁴⁰. Même N. Iorga, si favorable ailleurs à Ianake Vacarescu, est critique dans ses jugements, pourtant détaillés : « [pendant son l'exil] on lui posa des questions sur l'histoire ancienne bulgare [sic!]. [...] Vacarescu, bon connaisseur de la langue turque, prétend avoir utilisé sources ottomanes, les importantes, les authentiques. [...] Il les compare, dit-il, avec des sources européennes et grecques, « beaucoup d'autres historiens grecs, latins, français et italiens »⁴¹. [...] Une œuvre artificielle, lourde, mal équilibrée et mal exécutée »⁴². Pour répondre à toutes ses observations si sévères, il suffit de constater que, pour Pompiliu Eliade comme pour Nicolae Iorga, les

³⁹ Cornel Cîrstoiu, étude introductive à *Poezii Văcărești – Opere*, p. 29, 30.

⁴⁰ Eliade, *De l'influence française*, p. 78.

⁴¹ Dans la note marginale qui comprend une brève liste des auteurs consultés, Vacarescu nomme aussi Cantemir et Voltaire (éd. citée, p. 3 ; pour la liste complète de ses sources citées par Ianake Vacarescu, voir Ștrempel, introd. à *Istoria othomanicească*, p. XXXVI – XXXVIII).

⁴² N. Iorga, éd. citée, t. III, p. 242 – 246.

conditions dans lesquelles l'auteur rédige son histoire ne comptent pour rien. Mavrogénis, incommodé par l'attitude critique de Ianake Vacarescu, n'avait pas accepté sa demande de le laisser se retirer à Constantinople avec sa famille, mais il l'obligea à partir en exil avec les siens à Nikopol, en mars 1788, où se trouvaient également d'autres membres marquants de l'aristocratie valaque, pour des raisons similaires. Si au début, grâce à la protection de Sélim Pacha, leur régime fut agréable, après le départ de celui-ci leur situation changea en pire. Confronté à leurs réclamations, le grand vizir, favorable à Mavrogénis, exila en octobre une partie d'entre eux à Rhodes, mais sans famille (Ianake Vacarescu fut accompagné seulement par son fils aîné Alexandre, qui avait 18 ans). À son retour, Ianake Vacarescu trouva trois de ses quatre enfants laissés avec leur mère à Nikopol morts, à cause des privations.

L'ouvrage fut achevé en 1794 seulement, après son retour à la maison. Peut-on croire que, dans les circonstances présentées ici, Vacarescu pouvait effectivement se permettre une attitude franchement anti-ottomane dans ses écrits ? Il se trouvait dans l'Empire, et non pas chez lui, en Valachie, il y était exilé, avec sa famille à la merci des autorités turques. Son père et son oncle avaient connu une situation encore pire, dans les prisons turques, où son oncle était mort, son grand-père avait été décapité à Constantinople, son père avait perdu la vie, empoisonné peut-être sous l'ordre d'un prince phanariote. Une attitude prudente de sa part ne me semble pas tellement condamnable, ni incompréhensible... Pour ce qui est de « l'histoire ancienne bulgare », pour citer Iorga⁴³, qui serait le sujet de l'ouvrage, selon, dit-il, l'affirmation de Vacarescu dans sa préface, en réalité l'auteur déclare avoir écrit : « ...pour les souffrances *de mes chers compatriotes*, que je ne sais pas comment alléger maintenant, et puisqu'on me posa d'autre part aussi et à plusieurs reprises, *par ceux qui sont ici* quel empereur a conquis la Bulgarie et Nikopol comme province ottomane, sans aucun mérite je me suis mis à rédiger un recueil historique des très-puissant empereurs ottomans »⁴⁴. J'ai donc présumé que c'était pour ses compatriotes qu'il avait écrit, d'abord parce qu'il continue son travail à Rhodes, où ils étaient toujours ensemble, du moins une partie d'entre eux, ensuite parce qu'il complète son *histoire ottomane* avec maints détails concernant *toujours* l'histoire valaque et surtout parce qu'il choisit de rédiger l'ouvrage en roumain, dès le début et jusqu'à la fin, donc il le destinait à

⁴³ À la p. 242.

⁴⁴ Éd. citée, p. 2, f. 3^r du ms. La traduction, aussi exacte que possible, m'appartient. J'ai marqué en italique les mots importants pour mon analyse.

des lecteurs roumains⁴⁵. Où avait vu Iorga que le sujet du livre était « l’histoire ancienne bulgare », je l’ignore.

L’ouvrage a deux parties. La première débute par la vie du prophète Mahomet et comprend une synthèse de l’histoire ottomane, en présentant brièvement vingt-trois sultans à partir d’Osman I^{er}. La deuxième débute en 1730 avec Mahmoud I^{er} et s’arrête en 1791, avec Sélim III, et comprend également ses propres souvenirs, qui prennent une place de plus en plus grande. Des données sur l’histoire de la Valachie en marge des pages et des épigrammes sur les sultans enrichissent l’ouvrage. Et Cornel Cîrstoiu, dans l’étude introductive à sa propre édition, attire correctement l’attention sur le fait que « si le premier volume est vraiment une histoire des empereurs ottomans, le second volume est plutôt une histoire de la Valachie, dans ses rapports avec la Porte [Ottomane] et, finalement, un mémoire de la vie et de l’activité de l’auteur »⁴⁶.

Quant au dernier mot, il convient d’appartenir à Gabriel Ştrempel, qui dans son introduction à *Istoria othomanicească*⁴⁷ conclut à juste titre : « Nous considérons l’*Histoire* d’Ianaké Vacarescu parmi les plus modernes textes en roumain [de l’époque] (notamment dans sa seconde partie). [...] Il fut un des peu nombreux Roumains, à côté du Spathaire Nicolas Miclesco et de Dimitrie Cantemir, qui joua un rôle diplomatique de premier ordre. Il a servi les Ottomans, mais ses conceptions politiques et ses façons d’agir étaient occidentales. [...] Il ne fut pas orgueilleux, mais fier de ses activités et de ses relations et il fut toujours correct, comme s’il n’avait pas été un fonctionnaire dans le corrompu Empire ottoman ». C’est cette dernière opinion que nous partageons sans hésitation.

Mais la grande gloire littéraire, Ianake Vacarescu l’a connue de son vivant grâce à ses compositions lyriques⁴⁸. Pour Cornel Cîrstoiu, sa poésie, parfois d’inspiration religieuse, ses vers d’occasion, mais surtout sa poésie érotique, souvent d’inspiration populaire, font de lui « le premier poète moderne de notre littérature »⁴⁹. Ses vers sont rédigés en roumain, mais parfois aussi en grec moderne, et il fut ami et mécène pour des poètes grecs de son époque.

⁴⁵ Selon G. Ştrempel, le texte a été dicté, car le manuscrit conservé n’est pas autographe, tout en étant contemporain (introd. à *Istoria othomanicească*, p. XXXVI).

⁴⁶ Introd. à *Poezii Văcăreşti – Opere*, p. 39.

⁴⁷ Éd. citée, p. XXXIII.

⁴⁸ Voir aussi Dimitrie Popovici, *La littérature roumaine à l’époque des Lumières* (Sibiu, 1945), en français, et en version roumaine, éd. Ioana Em. Petrescu (Cluj), Ed. Dacia, 1972, p. 382–387.

⁴⁹ Introd. à *Poezii Văcăreşti – Opere*, p. 46.

Sa vie sentimentale et familiale fut certainement sa première source d'inspiration. Sa première épouse, Hélène Rizo, était la fille d'un riche lettré et diplomate grec de Constantinople, Iacovaki Rizo. Il se sont mariés en 1762, mais elle mourut le 2 septembre 1780. Leur fils, Alecu Vacaresco, deviendra un poète remarquable. Quelle que fut sa douleur, elle n'allait pas durer longtemps, car il épousa peu après Hélène Karadja, fille de l'interprète à la Cour ottomane Iordaki Karadja, qui hélas ne vécut que très peu (leur mariage n'allait durer que sept mois). Il se remaria pour la troisième fois avec Catherine Caradja, la fille du prince régnant Nicolas Caradja (1782 – 1783), qui lui survécut. Leur fils, Nicolas Vacarescu, sera à son tour un poète notable. Enfin, vers la fin de ses jours, il eut, semble-t-il, une histoire d'amour avec Zoe Rosetti, épouse du prince Alexandre Morousi, qui ordonna, dit-on, à son médecin de l'empoisonner, ce qui expliquerait sa mort subite⁵⁰. Une ballade que leur dédia un poète populaire anonyme⁵¹ et un poème d'amour dédié par Vacarescu à Zoe, portant en acrostiche le diminutif du nom de la bien-aimée et une déclaration formelle (*Zoico mor*, en original, donc, « Zoica, je meurs »), en restent aujourd'hui les seules preuves...

Un témoignage sur la vie amoureuse d'Ianaké Vacarescu nous laissa son ami Mihaïl Perdikaris⁵², poète lui aussi, dans quelques vers de son poème *Hermilos ou Democritheraklitos*⁵³ :

⁵⁰ Le 12 juillet 1797, empoisonné par le médecin Christodor, aux ordres du prince Alexandre Morousi (C. Cîrstoiu, *ibid.* p. 15).

⁵¹ Qui décrit avec bien des détails réels (adresse de la maison de Vacarescu, la passion et les promenades régulière de la princesse, en carrosse, devant sa maison, afin de le voir au moins ainsi, détails vestimentaires de la tenue de Vacarescu, leurs noms exactes, l'existence d'une sienne création poétique dédiée à Zoe, la beauté mâle de Ianake Vacarescu, etc.), les deux amoureux se regardant de loin, sans oser consommer leur amour à cause du mari. Les deux derniers vers affirment clairement : « El cu doamna s-ar lovi / Dacă vodă ar muri » [Quel beau couple ils feraient / Si le prince [enfin] mourait]. La ballade est souvent citée, voir aussi C. Cîrstoiu, *ibid.* p. 12.

⁵² Il vécut de 1766 à 1828. Voir : Yannis Xourias, Le rejet des Lumières françaises Hermilos ou Démocrite-Héraclite (1817) de Michel Perdikaris, *Médiation et réception dans l'espace culturel franco-hellénique. Actes du colloque international organisé les 13, 14 et 15 décembre 2013*, éd. F. Tabaki-Jona, I. Botouropoulou, D. Provata et alii, (Athènes), Aigokeros, p. 64 – 74. Consulté sur : https://www.academia.edu/25675695/Le_rejet_des_Lumi%C3%A8res_fran%C3%A7aises_Hermilos_ou_D%C3%A9mocrite_H%C3%A9raclite_1817_de_Michel_Perdikaris – 16.04.2021.

⁵³ Ἑρμῆλος ἢ δημοκριτηράκλειτος, Μιχαήλου τοῦ Περδικάρη [*Hermilos ou Démocrite-Héraclite*] (Vienne), 1817, p. 19.

Ὁ Ἄρχων Βακαρέσκος μὲ εἶχε μυστικὸν
 Καὶ σύμβουλον καὶ φίλον ὡς οικιακὸν.
 Ἐμὲ τὰς ἡδονὰς του, ἐμὲ τὰ λυπηρὰ
 Ἐμὲ τοὺς ἔρωτάς του μιλοῦσε φανερά.
 Ποῦ ἄσχημος κοκῶνα τὸν φάνη ἢ τρελή,
 Τίς φρόνημος, τίς σώφρων, τίς εὐμορφος πολὺ.
 Ὅποι ἀπὸ τὰς δούλας δὲν ἦτον ποταπή
 Καὶ τίς τὸν ἐντετόθη, κ' ἐφάνη σκυθρωπή.
 Τὶ ἄρχων Γιαννακίτσας! Νὰ ἔχη τὴν εὐχὴν!
 Παρθένον ἀπ' τὰς δούλας δὲν ἄφινε ψυχὴν!
 Προτέρημα καὶ τοῦτο τρανόν, ἀρχοντικὸν!
 Καὶ ἴδιον ἀρχόντων πολλὰ εὐγενικῶν⁵⁴.

Vacarescu rédigea aussi des poésies en grec, comme le prouve le poème reproduit par Pierre Augustine Guys (1720 – 1799), négociant marseillais, voyageur et écrivain, dans ses mémoires de voyages, en 1771⁵⁵. Dès la première édition de son ouvrage il reproduit ce poème, mais sans le nom de l'auteur⁵⁶:

⁵⁴ L'archonte Vacaresco me confiait tous ses secrets /Et j'étais son conseiller et son ami le plus proche. /Il me confessait ses plaisirs, et aussi ses peines./C'était à moi qu'il parlait ouvertement de tous ses amours. /Si une dame lui semblait laide ou folle, /Si elle lui paraissait à sa place, sage ou belle, /Laquelle de ses esclaves n'était pas commune, et laquelle lui opposait résistance / Ou laquelle lui semblait timide. /Quel boïar était *Ianakitzas* ! Qu'il soit béni, car /Aucune vierge il ne laissa parmi ses esclaves. Et cela est qualité vraiment noble/Et propre aux nobles réellement bien nés, /Que seuls ceux du premier ordre puissent posséder. (Une version en roumain de ces vers est donnée par C. Gane, *Trecute vieți*, t. II, p. 129).

⁵⁵ *Voyage Littéraire De La Grèce, Ou Lettres Sur Les Grecs, Anciens Et Modernes, Avec Un Parallèle De Leurs Mœurs*, t. 2. Paris, Chez la Veuve Duchesne, libraire, 1771.

⁵⁶ Sous le titre *Chanson grecque*, sans nom d'auteur, à la p. 80 – 81, se trouve la traduction française en prose ; à la p. 88 se trouve le texte en grec. Dans l'édition de l'ouvrage de 1776, la trad. en fr. est à la p. 34 – 36, le texte en grec est à la p. 39, et en plus, à la p. 41, se trouve la partition musicale de la chanson composée sur les paroles du poème de notre poète. La poésie de Ianake Vacarescu allait être traduite en allemand par J. L. Bartholdy et publiée par Jacov-Levi Salomo, dans *Bruchstücke zur näheren kenntnis des heutigen Griechenland*, Berlin, 1805. Retraduite en français en vers par Nepomucène-Louis Lemerrier, dans *Chants héroïques des montagnards et matelots grecs*, Paris, Urbain Canel, 1824, sous le titre de *Chant de Janakitzza*, p. 107 – 108. À la p. 109, un bref commentaire de Lemerrier nous confirme qu'il connaissait l'existence des diverses traductions « en prose » de ce poème par Guys et Bartholdy et nous indique qu'il a eu lui-même accès à ce texte par « les cahiers de M. Buchon ». Il est intéressant de mentionner le fait qu'il précise également que l'auteur est un « poète valaque ». Il est intéressant de constater que la version de Guys sera reproduite

Με δυστυχίες πολεμώ με βάσανα ως το κενό
 Είμαι και κινδυνεύω, και να χαθώ κοντεύω
 Στο πέλαγος των συμφορών με επικίνδυνον καιρόν
 Μ' ανέμους ολατρίους, σφοδρούς και εναντίους
 Με κύματα πολλών καιρών ? αναστεναγμών
 Θάλασσα φουσκωμένη, πολλά αγριωμένη
 Οπού αφρίζει και φυσά με σαγανάκια περισσά,
 Σύνεφα σκοτισμένα και κατασυγχισμένα,
 Και να φανεί μια σωτηρία, να ιδούν τα μάτια μου στεριά
 Γλικά νερά να εύρω, πάσχω και δεν ηξεύρω
 Ν' άραξω και δεν ημπορώ γιατί λιμένα δεν θορώ.
 Μ' απελπισίαν τρέχω στα άρμενα που έχω
 Που με αυτά καν να πνυγώ ε σελαμέτι να ευγώ
 Και τούτα αν βαστάξουν, εμπορούν να με φυλάξουν.

La traduction de Pierre Augustine Guys :

Je lutte contre l'infortune, plongé dans un abîme de maux prêts à m'accabler. Je vis sur une mer orageuse prête à m'engloutir. Des vents impétueux, & qui m'annoncent le naufrage, souffrent de tous côtés, & soulèvent des ondes effrayantes. La mer est couverte de brouillards épais ; les tourbillons, qui se succèdent, la font blanchir d'écume. Je vois s'amonceler des nuages sombres, qui cachent la lumière du jour. Hé quoi ! ne se présentera-t-il aucun espoir de

par la suite par bien des auteurs, comme c'est le cas de Jean-Benjamin de Laborde, dans son ouvrage *Essai sur la musique ancienne et moderne*, t. 1, Paris, Imprimerie Ph.-D. Pierres, 1780, p. 427 – 428, toujours sans mentionner le nom de l'auteur. Il reproduit aussi la partition (p. 429 – 430).

Voir aussi : Lia Brad Chisacof, *Poezia fanariotă pe înțelesul celor din veacul al XXI-lea, Caiete Critice* (Bucarest), 2017, N 7 (357), p. 71 – 72, qui reproduit aussi le texte en grec et traduit le poème en roumain ; D. Popovici, *Studii literare...*, p. 385 – 386, C. Cîrstoiu, introd. à *Poezii Văcărești – Opere*, p. 48 – 49, N. A. Gheorghiu, Ienăchiță Văcărescu popularizat în Apus, *Viața românească*, N 12, 1939, p. 43 – 57 etc., qui mentionnent brièvement et sans trop de détails précis le trajet européen de ce poème en grec. Un texte bien plus complet est celui de Gabriela Dima, „Cântecul lui Ienăchiță” redactat în neogreacă. Izvoare și răspândire, *Revista de istorie și teorie literară* (București), N 1 – 4, 2013, p. 117 – 124, mais qui ne reproduit pas les deux versions françaises ou l'original grec et ne discute pas la présence ou l'absence du nom de l'auteur.

Il m'a semblé utile de reproduire ici *in extenso* les deux versions françaises, semblables, et pourtant assez différentes. Comme Lemerrier ne cite pas l'original grec, à la différence de Guys, nous ignorons s'il s'agit ou non du même poème. Il est vrai que traduction poétique pourrait à elle seule justifier en réalité toutes les différences...

salut ? Mes yeux ne pourront-ils découvrir le rivage ? Ne trouverai-je aucune issue pour arriver au port, & jeter l'ancre dans des eaux plus tranquilles ? Désespéré, je cours à mes voiles, pour me sauver ou me perdre avec elles. Hélas ! leur seule résistance peut encore me sauver.

La traduction de Lemercier :

Battu des vents de la tempête
 Assailli par l'onde et les feux,
 Les foudres grondent sur ma tête
 À mes pieds les flots orageux.
 Les airs sifflent dans la tourmente :
 La mer irritée, écumante
 Semble un vaste gouffre sans bord :
 Des vagues, des éveils sans nombre,
 Où l'ancre appelle en vain un port
 Les cieux obscurs n'ont plus d'étoiles
 L'abîme est prêt à m'engloutir
 Vais-je, hélas ! En rouvrant mes voiles.
 Me sauver, ou m'anéantir ?
 Mes agrès, dernière espérance
 Ils se brisent ... Ah ! Ma constance
 Vaincra l'Océan et la mort :
 Ancre du salut, le courage
 Peut seul ravir l'homme au naufrage,
 Et triompher des coups du sort.

Bien de ses poésies d'amour en roumain sont vite devenues des chansons fort populaires à son époque, et même encore des décennies plus tard. Même si aujourd'hui elles ne sont plus du goût des lecteurs, elles marquent un moment important dans l'évolution de la littérature roumaine. *Amărătă turturea* [Pauvre tourterelle], sur une note élégiaque, reprend, avec des accents populaires, mais plus raffinés, la tristesse de la perte d'un être chéri. Elle fut, dit-on, composée à l'occasion de la perte d'une de ses épouses, selon Al. Odobescu, le premier biographe du poète⁵⁷. Bien sûr, le modèle est universel, et connu dans la poésie lyrique grecque moderne, quoique sa circulation dans

⁵⁷ Voir aussi C. Cîrstoiu, introd. à *Poezii Văcărești – Opere*, p. 47.

la culture roumaine remonte au XVI^e siècle, et donc il pouvait pénétrer même dans notre poésie populaire. Plus connue encore est *Într-o grădină...* [Dans un jardin...], sur un autre motif de circulation européenne, utilisé même par Goethe dans *Gefunden*. Toute une littérature critique fut déployée autour de chacune de ses poésies, dont la valeur reste surtout dans la musicalité des vers et l'expression naturelle, qui leur assura le succès auprès des lecteurs et des interprètes. Néanmoins, sa poésie la plus célèbre, surnommée *Testamentul* [Le Testament], est la plus appréciée même de nos jours, pour son message autant que pour sa perfection formelle :

Urmașilor mei Văcărești !
 Las voă moștenire
 Creșterea limbii românești
 Și-a patriei cinstire⁵⁸.

Mes descendants Văcărești,
 Je vous lègue le devoir
 De cultiver la langue roumaine
 Et d'aimer la patrie⁵⁹.

Ce bref poème représente aussi bien la conclusion de toute son activité littéraire, historique et philologique, politique et diplomatique, que son espoir pour l'avenir de sa race et de son peuple. Avenir qui, à l'époque des Lumières, s'il était encore plein d'espoir, il restait néanmoins dépourvu de certitudes. La Roumanie moderne était encore bien loin. Mais, par tous ses efforts, Ianake Vacarescu, cette grande personnalité roumaine du siècle des Lumières, avait œuvré pour les générations futures, et dans la bonne direction. Ses contemporains ne lui ont pas toujours rendu justice, ni la postérité. Pourtant, il convient de nous attarder de temps en temps sur son destin et sur toutes ses contributions, car il a marqué toute une étape de la modernisation de la culture roumaine.

⁵⁸ *Ibid.* p. 324. J'ai reproduit exactement l'orthographe et le soulignement de l'éditeur.

⁵⁹ Pompiliu Eiaide nous donna cette traduction en français, accompagnée par sa conclusion, sévère comme il en avait l'habitude : « En vérité, il descend d'une famille honorable : deux ou trois de ses ancêtres sont morts sous le couteau du bourreau, à Bucarest et à Constantinople ; il a eu des fils et des petits-fils qui ont honoré chacun, selon leurs forces, l'histoire et la littérature roumaine. Lui-même, il a reçu une éducation bien supérieure à celle de ses contemporains et, s'il a fait de fort mauvais vers, dans le nombre il y a quatre qui ont un sens et dont l'intention est fort louable » (*De l'influence*, p. 78).

Bibliographie

Sources primaires

Guys, P. A. *Voyage Littéraire De La Grèce, Ou Lettres Sur Les Grecs, Anciens Et Modernes, Avec Un Parallèle De Leurs Mœurs* (t. 2). Paris, Veuve Duchesne, libraire, 1771.

Guys, P. A. *Voyage Littéraire De La Grèce, Ou Lettres Sur Les Grecs, Anciens Et Modernes, Avec Un Parallèle De Leurs Mœurs* (t. 2). Paris, Veuve Duchesne, libraire, 1776.

Laborde, J.-B. (de) *Essai sur la musique ancienne et moderne*, t. 1. Paris, Imprimerie Ph.-D. Pierres, 1780.

Lemercier, N. L. *Chants héroïques des montagnards et matelots grecs*. Paris, Urbain Canel, 1824.

Neculce, I. *Letopiseșul Țării Moldovei. O samă de cuvinte*, ed. Gabriel Ștrempel. București, Ed. Minerva, 1982.

Văcărescu, I. *Poezii Văcărești (Ianache, Alecu și Nicolae) – Opere*, ed. Cornel Cîrstoiu. București, Ed. Minerva, 1982.

Văcărescu, I. *Istoria othomanească*, ed. Gabriel Ștrempel. București, Ed. Biblioteca Bucureștilor, 2001.

Sources secondaires

Brad-Chisacof, L., *Poezia fanariotă pe înțelesul celor din veacul al XXI-lea, Caiete Critice* (București), 2017, N 7 (357), p. 69 – 79.

Camariano-Cioran, A. *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*. Thessaloniki, Institut d'études balkaniques, 1974.

Cîrstoiu, C. *Ianache Văcărescu, viața și opera*. București, Ed. Minerva, 1974.

Craia, S. *Francophonie et francophilie en Roumanie*. Bucarest, Ed. Meronia, 2006.

Dima, G. „Cântecul lui Ienăchiță” redactat în neogreacă. Izvoare și răspândire, *Revista de istorie și teorie literară* (București), N 1 – 4, 2013, p. 117 – 124.

Duțu, A. *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII*, București, Ed. pentru literatură, 1968.

Eliade, P. *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Étude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes*. Paris, E. Leroux, 1898.

Gane, C. *Trecute vieți de Doamne și Domnițe*, t. II. București, Universul, 1943.

Gheorghiu, N. A. *Ienăchiță Văcărescu popularizat în Apus, Viața românească*, N 12, 1939, p. 43 – 57.

- Iorga, N. *Histoire des relations entre la France et les Roumains*. Paris, Payot, 1918.
- Iorga, N. *Valoarea politică a lui Constantin Vodă Brâncoveanu. Conferință ținută la Ateneul Român din București în ziua de 15 August 1914*, Vălenii-de-Munte, Tipografia Neamul Românesc, 1914.
- Iorga, N. *Opere*, t. III, ed. I. Oprișan, Ileana Mihăilă, București, Academia Română, Fundația Națională pentru Știință și Artă/Muzeul Național al Literaturii Române, 2019.
- Pippidi, A. Constantin Brâncoveanu, personaj al abatelui Prévost, *Studii de Literatură Universală*, București, 1970, N XVI, p. 163 – 181.
- Iorga, N. *Histoire des relations entre la France et les Roumains*. Paris, Payot, 1918.
- Mihaila, I. Voltaire dans la culture roumaine, *Études balkaniques* (Sofia), 1995, N 2, p. 33 – 40.
- Mihaila, I., Voltaire dans les Pays Roumains aux XVIII^e et XIX^e siècle, In : Mercedes Boixareu, Roland Desné (dir.) *Recepción de autores franceses de la época clásica en los siglos XVIII y XIX en España y en el extranjero*, Madrid, UNED-Ediciones, 2001.
- Mihaila, I. Les frères ennemis ou Voltaire et Rousseau dans la culture roumaine, *Cabiers Voltaire (Revue annuelle de la Société Voltaire)* (Ferney-Voltaire), 2013, N 12.
- Popovici, D. *Studii literare I. Literatura română în epoca „Luminilor”*, ed. Ioana Em. Petrescu. Cluj, Ed. Dacia, 1972.
- Xourias, Y., Le rejet des Lumières françaises. Hermilos ou Démocrite-Héraclite (1817) de Michel Perdikaris, In : F. Tabaki- Jona, I. Botouropoulou, D. Provata et alii (éd). *Médiation et réception dans l'espace culturel franco-hellénique. Actes du colloque international organisé les 13, 14 et 15 décembre 2013*, Athènes, Aigokeros, 2013.

✉ *About the author:*

Ileana Mihaila
University of Bucharest
Romania
E-mail: ileanamihaila59@gmail.com